

Günter GRASS

Pelures d'oignon.

GRASS, Günter, *Pelures d'oignon*. (2006). Traduit de l'allemand par Claude Porcell. Paris. Le Seuil. 2007. 400 pages.

Pelures d'oignon de Günter Grass (1927-2015), prix Nobel 1999, nous est annoncé comme roman, alors que le texte tient davantage de l'autobiographie, puisque l'auteur déroule le fil de ses souvenirs, de ses 12 ans au début de la guerre jusqu'à 1969, date de publication de son roman, *le Tambour*, qui lui apporta une renommée internationale.

Nous sommes donc proménés dans la vie de Grass, avec une insistance particulière sur les années de guerre et d'immédiate après-guerre (1939-1954), du minuscule appartement sordide de son enfance à des lieux élégants, en passant par les salles de classe, les chambrées de soldats, une mine, les champs, des ateliers, etc., – cela en pointillés, avec de nombreuses interrogations et l'usage répété de la métaphore du film interrompu, car la mémoire et le souvenir sont infidèles. Le livre se veut en effet une réflexion sur ce thème dont l'ambre est la représentation emblématique. Un autre grand pôle est la liquidation de sa culpabilité d'avoir intégré les forces vives du nazisme, car alors qu'il était au STR, il a harcelé ses supérieurs pour intégrer la *Waffen-SS*. Enfin, le troisième centre de ses préoccupations est habité par ses « trois faims » que l'âge et la réussite ont calmé : faim de pain, faim de sexe et faim d'art. En parcourant ainsi le passé, Günther Grass montre que chaque moment cité est devenu matériau de narration et il nous renvoie constamment, sans crainte de faire preuve de narcissisme, à un ouvrage

On retire du livre la figure d'un Günter Grass, jeune ambitieux qui voulait avant tout réussir et sortir à jamais de la promiscuité des deux pièces sans wc ni salle-de-bain. Il a très bien réussi. Mais l'image qui continue à habiter le lecteur, une fois refermé le pseudo-roman, est celle d'un jeune homme sans nom, du même âge que l'auteur, jeune homme à la beauté lumineuse qui disait : « Nous ne faisons pas ça. »

Citations

Souvenir et mémoire.

« Le souvenir aime le cache-cache des enfants. Il se planque. Il a un penchant pour les belles paroles et il enjolive, souvent sans nécessité. Il contredit la mémoire, qui fait la vétilleuse et se chamoie sans raison.

Quand on le presse de questions, le souvenir ressemble à un oignon qui voudrait être pelé afin que soit dégagé ce qui, lettre après lettre, est là, lisible : rarement univoque, souvent dans une écriture à lire dans le miroir ou crypté d'une quelconque manière.

Sous la première peau, qui produit encore un crissement sec, se trouve la suivante, laquelle, à peine détachée, en libère une autre, humide, sous laquelle attendent et chuchotent la quatrième, la cinquième. Et chacune de celle qui vient sue (graphie du texte, ndlr) des mots trop longtemps évités, des signes tarabiscotés aussi, comme si quelques faiseurs de mystères avaient voulu depuis sa jeunesse, à l'époque où l'oignon ne faisait encore que germer, s'envelopper d'un chiffre. » p.10-11

« Le temps se dérobe couche par couche. Ce qu'il recouvre, on ne le distingue tout au plus que par interstices. Et c'est à travers pareille fissure du temps, qui ne s'élargit qu'avec effort, que je vous vois, moi et lui en même temps. » p. 45

« (...) dame Mémoire, un personnage capricieux, qui souffre fréquemment de migraine et qui a du reste la mauvaise réputation d'être vénale au prix du moment, selon la situation du marché. » p. 56.

« L'ambre fait semblant d'avoir plus de souvenirs qu'il ne nous est agréable. Il conserve ce qui devrait depuis longtemps être digéré, évacué. Et lui se (faute de traduction ? Datif éthique ? Ndlr) maintient tout ce qu'il a emprisonné quand il était encore mou, liquide. Il réfute les échappatoires. Lui

qui n'oublie rien et met sur le marché, comme des fruits frais, des secrets enfouis au plus profond, il prétend avec la vigueur de la pierre que c'était déjà le garçon de douze ans qui portait mon nom (...). » p. 61

« (...) le Dieter de mon récit n'est lui aussi qu'une partie de moi-même. » p.188

« Des lambeaux de souvenirs, rangés de telle manière ou de telle autre, ne s'assemblent qu'incomplètement. » p. 192

« Celui que son métier contraint à se piller lui-même par-delà les années devient un recycler de résidus. » p. 275

« Qu'il y a-t-il eu avant, après ? L'oignon n'est pas très strict avec la succession temporelle. » p. 352.

Guerre. STR ou Service de Travail du Reich

« Nous nous voyons sinon mariés, du moins fiancés au fusil K 98. (...) à une exception (...) »

Cette exception était un garçon de haute taille, blond comme les blés, aux yeux bleus et qui, de profil, était si dolichocéphale que seuls les tableaux pédagogiques à la gloire de la race nordique en montraient d'aussi exemplaire. Le menton, la bouche, le nez, le front, dessinés par une ligne, donnaient le certificat « Race pure. ». Un Siegfried, semblable à Baldur, le dieu de la lumière. Il rayonnait plus clair que la lumière du jour. (...) Rien, pas le moindre reproche ne venait troubler son image. Mais celui dont le prénom et le patronyme sont comme effacés devint une exception par son refus.

Il ne voulait pas manier le fusil. Mieux encore : il refusait de toucher à la crosse ou au canon. Pire encore : quand l'*Unterfeldmeister* toujours sérieux comme une porte de prison lui mettait le fusil dans la main, il le laissait choir. Lui et ses doigts étaient passibles de sanction.

(...)

Sa réponse invariable était devenue proverbiale et je pourrai la citer éternellement : « Nous ne faisons pas ça. »

(...)

Mais quand, à cause de lui, il y eut des corvées supplémentaires (...), tout le monde commença à le haïr.

Moi aussi, j'essayai de me mettre en rage. Ce que l'on attendait, c'est que nous le passions nous-mêmes au laminoir. Nous le fîmes. Nous lui fîmes subir la pression qu'il nous faisait subir.

Dans sa chambrée, il fut tabassé (...).

À travers la cloison de planches qui sépare les chambrées, j'entends ses gémissements. J'entends claquer les ceintures de cuir. Chacun compte à haute voix.

Mais ni les coups ni les menaces, rien ne put le forcer à prendre le fusil. Lorsque quelques-uns pissèrent sur sa paille pour le discréditer comme énurétique, il ravala aussi cette humiliation et ne manqua pas la prochaine fois de faire entendre sa petite devise.

(...)

Un jour son casier fut vidé (...) puis il disparut, « en service commandé », disait-on.

Nous n'avons pas demandé où il était parti. Je n'ai pas demandé. Mais c'était clair pour tout le monde : il n'avait pas été libéré pour incapacité manifeste, mais, chuchotions-nous, « il y avait longtemps qu'il était mûr pour le camp de concentration. » » p. 82 à 86.